

# Les fissures de la japonologie

## : Enseignement, thématiques et méthodes de recherche des études japonaises en France aujourd'hui.

Jean-Michel Butel

J'aimerais remercier les organisateurs de cette rencontre pour leur aimable invitation, et plus particulièrement Monsieur Yasue, avec lequel j'ai eu le plaisir de discuter cet hiver, et Madame Shimizu, qui a gentiment insisté pour que je parle devant votre société. Je me suis bien vengé puisqu'elle a eu la rude tâche de traduire mon texte français en japonais.

Je vous avoue que ce n'est pas sans crainte que je me tiens devant vous. J'ai toujours eu peur des bibliothèques et des bibliothécaires. Des bibliothèques parce que la masse des livres qui y sont entreposés, et que je ne pourrai jamais lire, me renvoie à ma propre finitude et à mon immense ignorance. Des bibliothécaires pour l'épaisseur de leurs silences. Bref, j'ai tendance à fuir les bibliothèques. Je ne suis donc pas du tout certain d'être la personne qu'il vous faut.

Je vais quand même essayer de vous dire quelque chose.

On m'a demandé de vous parler des études japonaises en France, de leurs thèmes de recherche, et des moyens qu'utilisent chercheurs et étudiants de ce domaine pour réunir de l'information.

D'une certaine façon, on pourrait penser qu'il suffirait que je vous présente ce que je fais au quotidien, comme chercheur, ethnologue du Japon d'une part, et comme enseignant à l'Institut National des Langues et Civilisations Orientales, où j'enseigne depuis une douzaine d'années, d'autre part. Mais à y réfléchir d'un peu plus près, ce n'est finalement pas si facile de cerner les méthodes utilisées aujourd'hui par mes collègues ou mes étudiants pour trouver de l'information sur le Japon. Les études japonaises, en France ou ailleurs, ont en effet changé radicalement ces vingt dernières années. L'idée que je vais développer dans cet exposé est qu'il existe en effet un domaine de recherche, la « japonologie », qui possède sa tradition, ses maîtres, ses ouvrages classiques, ses lieux de savoir, ses éditeurs, ses bibliothèques... ses méthodes, mais que ce domaine se fissure, et que de nombreuses recherches sur le Japon aujourd'hui se développent ailleurs, d'une autre façon, par des canaux que nous, japonisants, connaissons mal.

J'aimerais donc dresser un panorama des études japonaises en France, de leur histoire, de leur organisation et de leurs thématiques, pour ensuite répondre plus précisément à votre question sur nos méthodes pour accéder à l'information produite au Japon puis aux attentes que l'on pourrait formuler.

Comme vous le savez, le savoir français, et plus généralement européen, sur le Japon est ancien. Il a plus de 400 ans. L'arrivée des missionnaires catholiques, jésuites, à Kyūshū, est sûrement une étape importante de l'histoire du Japon. On se rend mal compte combien cela a également été une étape dans l'histoire du monde. Par le réseau mondial que constituait l'église, le Japon est soudain l'un des horizons du monde. On a exposé des images — plus ou moins fantaisistes — des martyrs de Nagasaki à Rome, et dans toute l'Europe, mais aussi jusqu'à Mexico ou à Cusco (chœur de La Recoleta). Le Japon est ainsi entré dans le paysage mental des Occidentaux<sup>1</sup>.

J'aimerais, pour rendre les choses plus concrètes, évoquer un ouvrage important de l'époque, *Les voyages de Gulliver*, de Jonathan Swift. Ce texte a été écrit et publié au milieu de l'époque d'Edo (en 1721 exactement), soit une centaine d'années après le martyr de Nagasaki (1633). Vous le savez, Gulliver se rend chez des hommes tout petits (les Lilliputiens), puis très grands, puis dans une île volante (Laputa, qui a d'ailleurs inspiré le très beau film *Le Château dans le ciel* à Miyazaki Hayao), puis dans un pays d'une très haute moralité où les chevaux règnent en maîtres, et où les hommes (les Yahoo, comme le moteur de recherche sur internet) sont d'affreuses créatures. Mais Gulliver se rend aussi dans un pays qui existait « pour de vrai » au temps de Swift, un pays qui paraissait sans doute assez exotique pour que l'auteur n'ait besoin d'inventer ni un nom, ni une histoire, et ce pays c'est le Japon.

Le passage de Gulliver sur l'archipel n'est pas très intéressant à vrai dire, mais il a une particularité : alors que le voyageur parvient à maîtriser toutes les langues des pays où il va, y compris la langue des chevaux, il n'y a qu'au Japon qu'il échoue. Il n'y a que le japonais qu'il ne parvient à apprendre.

Voilà ce que j'aimerais retenir de cette histoire : pour un intellectuel occidental – en réalité très peu voyageur – comme Swift, le Japon constituait déjà, il y a près de trois cents ans, une réalité. Une réalité intéressante, puisque suffisamment intéressante pour l'intégrer dans un récit. Une réalité qui semblait représenter une expérience extrême dans le panorama des différentes sociétés humaines possibles. Dans le récit utopique que Swift élabore pour examiner différents systèmes politiques ou de société, le Japon constitue un exemple très singulier.

Le savoir a bien évidemment avancé depuis Swift. Il y a eu une énorme production de livres sur le Japon en Europe durant ces quatre siècles.

Prenons quelques repères : en 1859, Léon Pagés (1814-1886), avocat proche des Missions

---

<sup>1</sup> On peut lire en français : Akira Hamada, « Le Japon au travers des versions franciscaines des premiers martyrs de Nagasaki », dans F. Boulerie, M. Favreau et E. Francalanza (éd.), *L'Extrême-Orient dans la culture européenne des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, Tübingen, Narr Verlag, 2009, p. 79-89. Philippe Pelletier a développé plus longuement les conséquences des représentations de l'événement sur l'image que l'Europe s'est faite du Japon dans une conférence récente donnée à l'université de Kanagawa, à paraître en japonais dans la revue *Keizai bōeki kenkyū*.

Étrangères de Paris, fait paraître une *Bibliographie japonaise* où sont mentionnés 658 ouvrages sur le Japon, publiés depuis le XV<sup>e</sup> siècle. La liste s'avère déjà impressionnante !

Moins de 100 ans plus tard, en 1941, peu de temps avant Pearl Harbour, le français Jean Ray (juriste, sociologue, diplomate) publie un livre qui présente le Japon contemporain<sup>2</sup>. Il dénombre, dans son introduction, plus de 30.000 ouvrages portant sur le Japon dans les bibliothèques européennes, et dans les différentes langues européennes. 30.000 livres ! Plusieurs tonnes de savoir, dans tous les domaines : littérature bien sûr, récits de voyage, mais aussi arts et esthétique (on pense au japonisme), droit (on pense à Boissonnade), économie, histoire, religion... Ces livres sont souvent le fait de personnes ayant séjourné longtemps au Japon (Chamberlain). Certains sont vraiment très bien informés (c'est le cas du livre de Ray), et ont peu vieilli. Pierre Loti est parfois considéré comme symptomatique de l'attitude et du savoir des Occidentaux au Japon : je crois, au regard de ces livres, que c'est très injuste. Le savoir français sur le Japon s'est constitué bien différemment, plus tôt, plus savamment.

D'un point de vue académique, les études japonaises commencent quelques années avant Meiji, avant même l'établissement de relations diplomatiques entre la France et le Japon donc (9 octobre 1858). On notera par exemple la publication, en 1856, d'une *Introduction à l'étude de la langue japonaise*, par Léon de Rosny (1837-1914). L'ouvrage est souvent vu comme fondateur des études japonaises. Ce n'est en réalité pas le premier travail sur la langue japonaise en français. En 1825 avait paru en effet une traduction en français de la grammaire du japonais élaborée au XVI<sup>e</sup> siècle par João Rodriguez (1561-1634) dans le cadre de la mission jésuite au Japon et éditée à Macao en 1620<sup>3</sup>. Le premier cours de japonais en France a lui été donné le mardi 5 mai 1863 à l'École spéciale des langues orientales, toujours par Rosny<sup>4</sup>. Notons que ce n'est que cinq ans plus tard, en 1868, que Léon Pagés achève, de façon indépendante de Rosny, le premier *Dictionnaire japonais-français*, qui est, comme le sous-titre l'indique, une traduction du *Nippo jisho*<sup>5</sup>.

Pagés a fait là une œuvre remarquable. Mais c'est véritablement Rosny qui pose les bases de ce

2 Jean Ray était un fervent partisan d'un Japon militaire et victorieux face à la Chine. Il connaissait très bien l'organisation politique du Japon des années 1930. Voir à son propos Arnaud NANTA, « Jean Ray ou un regard français sur la politique extérieure du Japon dans les années 1920-1940 », *Ebisu*, 51, 2014 ; <http://ebisu.revues.org/1409>.

3 *Ces Eléments de la grammaire japonaise par le P. Rodriguez* ont été traduits par Ernest Landresse (1800-1862) de la Société Asiatique (qui avait deux ans d'âge) d'après « le manuscrit conservée à la Bibliothèque du roi, et collationnés avec la grammaire publiée par le même auteur à Nagasaki en 1604 ». Cet ouvrage, qui est donc la traduction du manuscrit de la grammaire éditée à Macao en 1620, est précédé d'une explication par Abel Rémusat (1788- 1832) des syllabaires japonais ; cf Pascal Griolet « Plus de "cent cinquante ans" d'histoire de l'enseignement du Japonais », in E. Lozerand et L. Nespoulous (dir.), *Le japonais au XXI<sup>ème</sup> siècle : bilan et perspectives*, septembre 2010, consultable en ligne : <http://eduscol.education.fr/cid49690/le-japonais-au-xxie-siecle.html>, p. 50 et suivantes.

que sera la japonologie pendant les 130 ans qui vont suivre. C'est à peu près à la même époque d'ailleurs qu'Edouard Chavannes (1865–1918) établit les études chinoises<sup>6</sup>.

Quelles sont les caractéristiques de cette première japonologie ?

- Une étude poussée de la langue japonaise, mettant l'accent sur la langue classique (kanbun, bungo) et le chinois ;
- un intérêt pour la religion (Rosny a traduit des passages du *Kojiki* et du *Nihon shoki*) ;
- un travail de traduction important, en particulier d'œuvres littéraires représentatives de la « culture japonaise » ;
- la présentation de la culture et de la civilisation japonaise à travers des fragments, des « morceaux choisis », de sa littérature classique.

Bref, nous avons là les traits qui caractérisent, selon Edward Saïd, l'« Orientalisme », et expriment la mainmise de l'Occident sur les cultures orientales. Les remarques de Saïd sont très justes. Elles nous obligent à questionner nos réflexes, nos sujets de recherche et nos méthodes. J'aimerais préciser toutefois que si pour Saïd, et plus encore pour ceux qui l'ont cité ensuite, le terme d'« orientalisme » est péjoratif, ce n'est pas dans ce sens que j'aimerais l'utiliser dans ce qui suit. Dans le cadre de cette présentation, j'aimerais considérer l'orientalisme, et en son sein, la japonologie, en tant que domaine du savoir qui possède ses règles et ses méthodes, et qui est efficace en temps que discipline académique. J'en suis issu, ainsi qu'une grande majorité des enseignants et chercheurs travaillant sur le Japon actuellement. Voilà pourquoi je m'y arrête un peu longuement aujourd'hui. Je vous demande de garder les caractéristiques listées ci-dessus en tête, j'y reviendrai un peu plus tard.

---

4 Cette même année 1863, Rosny publie un *Recueil de textes japonais à l'usage des personnes qui suivent le cours de japonais professé à l'École spéciale des langues orientales* (152 pages). Celui-ci rassemble des morceaux choisis d'une grande variété de textes représentatifs de l'histoire et de la culture japonaise, depuis des extraits du *Nihon shoki* à des pages de conversations écrites en *kana cursifs*. Toujours la même année paraît le premier volume de son *Cours élémentaire de la langue japonaise*. Il est intéressant de noter que l'expérience de Rosny n'est pas l'effet d'une lubie isolée. Elle est bien plutôt dans l'air du temps : c'est à peu près à la même époque qu'un cours de japonais est fondé à l'École de commerce de Lyon, le 3 février 1879, sous les auspices d'Emile Guimet (1836-1918), avec la collaboration de trois professeurs japonais ; Pascal Griolet, *ibid*.

5 Le sous-titre précise : « traduit du dictionnaire japonais-portugais composé par les missionnaires de la Compagnie de Jésus et imprimé en 1603 à Nangasaki et revu sur la traduction espagnole du même ouvrage imprimée en 1630 à Manille ».

6 La différence est que Rosny est le premier à se former à la langue japonaise, alors que Chavannes est déjà la seconde génération de sinisants français (par bien des aspects Rosny peut en fait être rapproché de la première génération des sinisants, comme Jean-Pierre Abel-Rémusat).

**II** J'aimerais toutefois avant cela rappeler les grands chiffres de la formation aux études japonaises par l'enseignement de la langue et de la civilisation japonaises en France. Je me baserai sur l'immense travail d'enquête produit par la Fondation du Japon<sup>7</sup>, ainsi que sur les résultats d'un colloque qui eut lieu en France en 2008, à l'occasion du 150<sup>e</sup> anniversaire de l'ouverture des relations diplomatiques entre la France et le Japon, et dont je reprendrai un certain nombre de graphiques ci-dessous<sup>8</sup>.

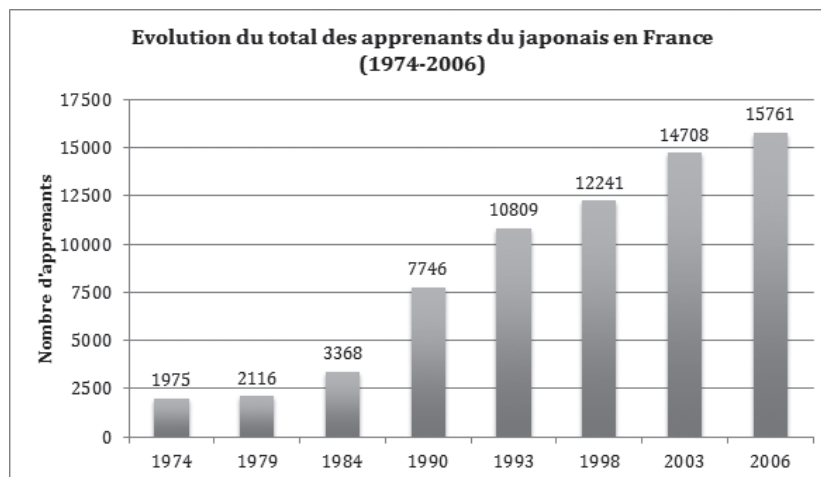
Selon la Japan Foundation, on recensait en 1970 dans le monde un total de 717 établissements, 1 890 enseignants et 56 649 apprenants du japonais. La France comptait elle 7 établissements, 27 enseignants et 476 apprenants, ce qui n'était vraiment pas beaucoup.

La situation était très différente en 2012, année pour laquelle la Japan Foundation reconnaissait en France :

- 34 lycées avec enseignement du japonais ;
- 95 institutions du supérieur avec un enseignement du japonais, dont :
- 72 institutions publiques (nationales).

Il y a donc eu une augmentation rapide de l'intérêt pour le Japon et sa langue dans le monde depuis la période de la haute croissance.

L'évolution en France a suivi la progression indiquée ci-dessous.



Ill. 1 : Evolution du nombre des apprenants du japonais en France (1974-2006)<sup>9</sup>.

<sup>7</sup> Survey Report on Japanese-Language Education Abroad – 2012 : [http://www.jpjf.go.jp/j/project/japanese/survey/result/dl/survey\\_2012/2012\\_s\\_excerpt\\_e.pdf](http://www.jpjf.go.jp/j/project/japanese/survey/result/dl/survey_2012/2012_s_excerpt_e.pdf)

<sup>8</sup> *Le japonais au XXI<sup>e</sup> siècle : bilan et perspectives*, op. cit. Je remercie les différents collègues cités ci-dessous pour la précision de leurs données et l'excellence de leurs analyses, que je retranscris très littéralement par endroits.

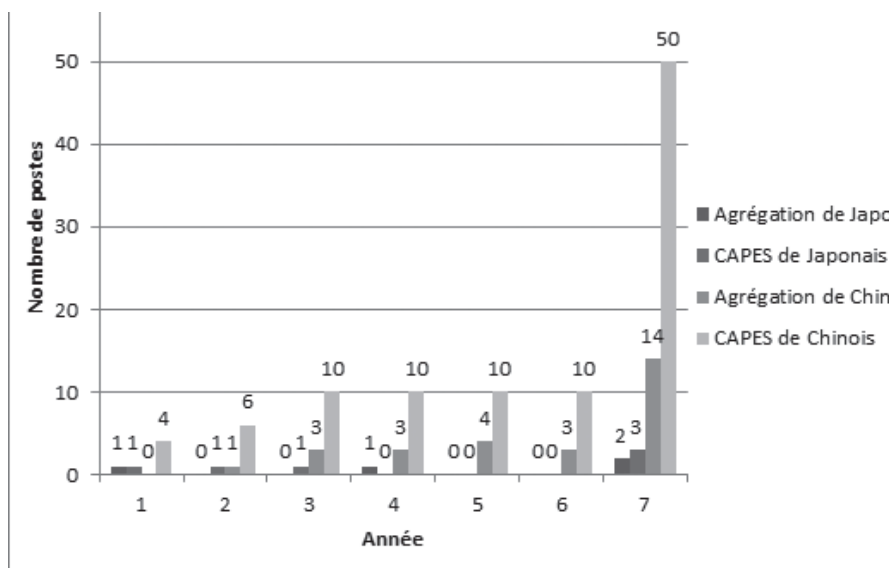
<sup>9</sup> Ishii Yôkô, « L'essor du japonais dans les grandes écoles et formation pour adultes », in *ibid.*, p. 82.

Très rapidement on peut distinguer quatre étapes :

- Après 1968, les effectifs d'étudiants se tournant vers le chinois ou le japonais augmentent fortement. Dans le cas du chinois, de nombreux jeunes sont poussés par l'enthousiasme que suscite le maoïsme, tandis que, dans le cas du japonais, c'est la modernité du pays, sa réussite économique, ainsi que son rayonnement culturel (cinéma en particulier, mais aussi littérature). La première section de japonais dans le secondaire est ouverte en 1967, au lycée Racine à Paris.

- Les années 1980 représentent un tournant décisif dans la diffusion du japonais en France. La position du Japon comme deuxième puissance économique mondiale semble être un argument déterminant. C'est en grande partie pour cette raison en tout cas que le gouvernement français accepte enfin, en 1985, la création du concours de l'agrégation externe de langue et culture japonaises (deux postes tous les deux ans jusqu'en 2000).

- Le boom des années 1990 est lui à relier avec le succès mondial de la « pop culture » et de ce qui relève du « soft power ». Des sections s'ouvrent dans de nombreux lycées un peu partout en France, souvent à la demande des parents (ou des élèves). La visite de l'Empereur au lycée Jean de la Fontaine en 1994 a été un moment important pour les enseignants de japonais. Elle a marqué pour eux la reconnaissance par l'État japonais du travail fourni dans la présentation de la culture et de langue japonaises en France.

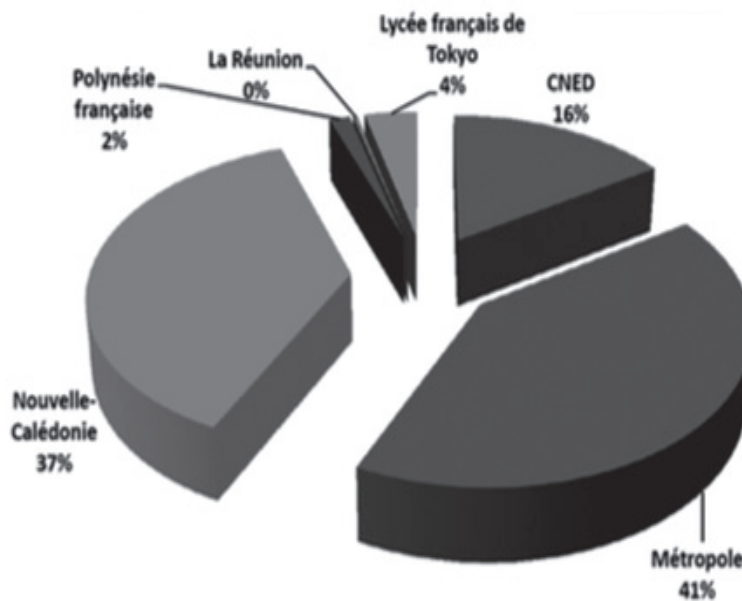


III. 2 : Nombre de postes aux différents concours de recrutement des enseignants pour le japonais et le chinois durant la période 2003-2008 (Pour cette analyse, Gérald Peloux, « Le japonais dans le secondaire : une situation paradoxale », *ibid.* Le tableau qui se trouve p. 73 comporte semble-t-il une erreur dans le calcul du total.)

- Les années 2000 marquent un changement, avec la montée en puissance du chinois. On constate une sorte de guerre géostratégique entre enseignement du japonais et du chinois, le chinois, soutenu par une politique culturelle gouvernementale expansionniste assurée, expulsant peu à peu le japonais du lycée. Et ce souvent contre le désir des élèves. On en voit un effet dans le nombre de recrutements d'enseignants de japonais et de chinois durant cette période, comme le montre le tableau 2<sup>10</sup>.

Quoi qu'il en soit, en 2008-2009, le nombre d'apprenants du japonais en France, dans et hors système scolaire, s'élève à environ 16 000, plaçant la France au troisième rang parmi les pays du G8, après les États-Unis et le Canada, et au premier rang parmi les pays européens.

Sans entrer trop dans les détails, j'aimerais indiquer deux caractéristiques françaises. L'une concerne la répartition géographique de l'enseignement dans le secondaire<sup>11</sup>:



III. 3 : Répartition géographique des élèves du secondaire apprenant le japonais

On remarque la place toute particulière de la Nouvelle-Calédonie, qui regroupe presque autant d'élèves que les lycées de la métropole. Ceci est très atypique, et bien évidemment à rapprocher de l'importance du japonais, et de l'influence japonaise, dans la zone Pacifique, comme on le constate en Australie et en Nouvelle-Zélande.

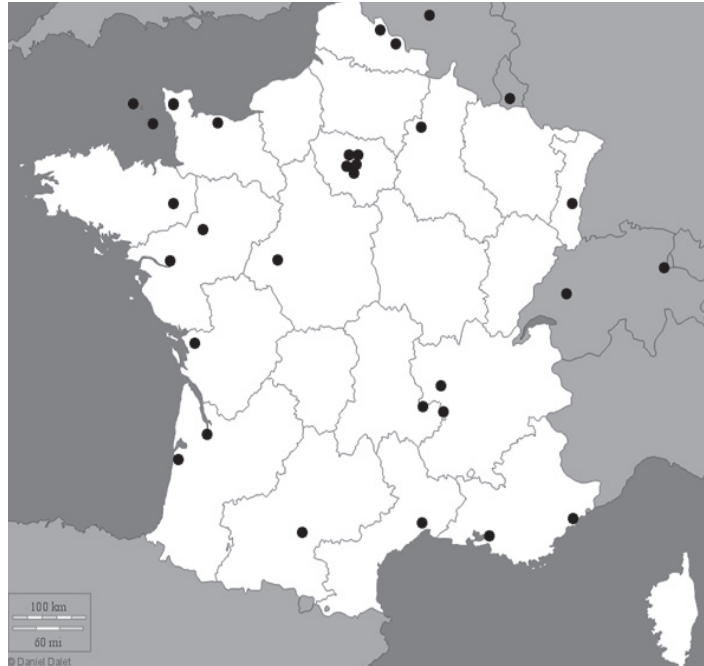
Il faut remarquer d'autre part de grandes disparités sur le territoire : les 34 lycées proposant un

<sup>10</sup> Pour cette analyse, Gérald Peloux, « Le japonais dans le secondaire : une situation paradoxale », *ibid.* Le tableau se trouve p. 73.

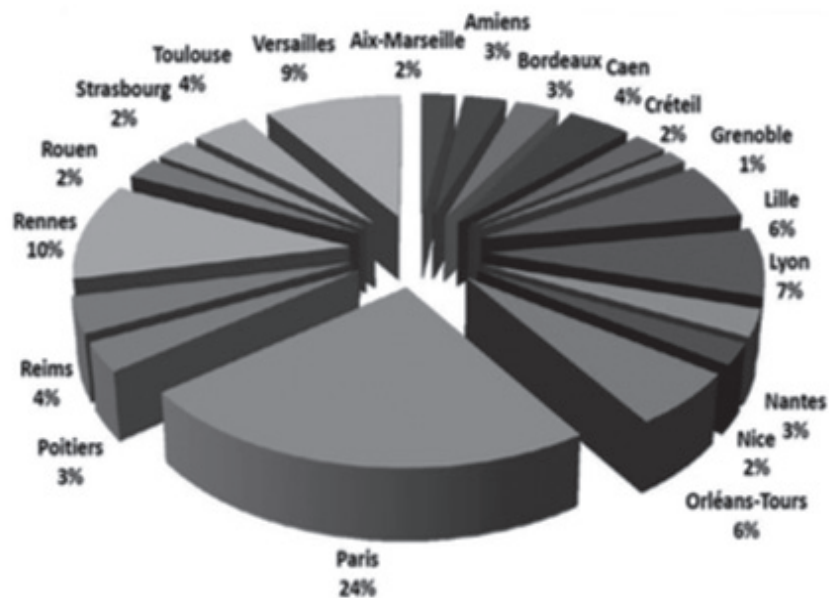
<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 67.

enseignement de japonais (chiffre de 2012) se concentrent en réalité sur certaines zones, comme on le voit sur la carte suivante<sup>12</sup>.

Et bien sûr d'abord à Paris<sup>13</sup> :



III. 4 : Emplacement des lycées proposant un enseignement de japonais



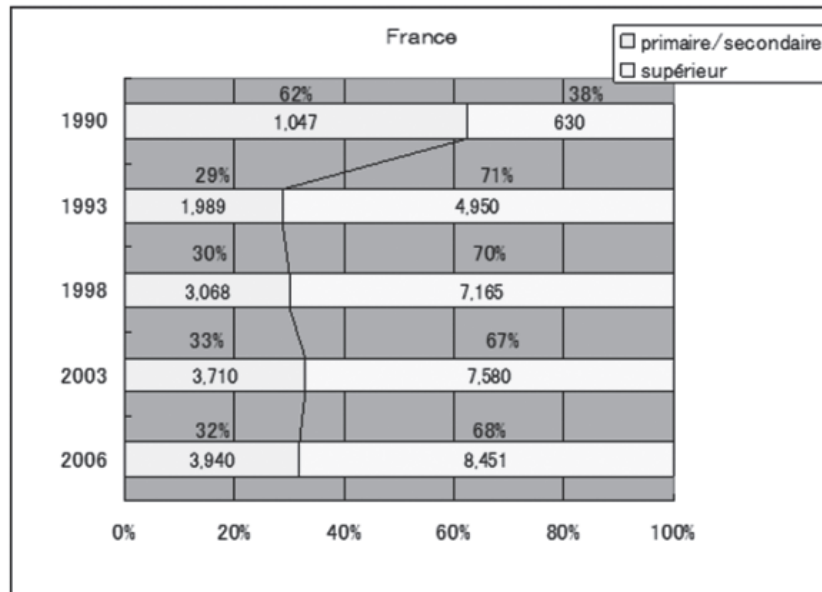
III. 5 : Répartition par académie des élèves apprenants le japonais

<sup>12</sup> Ibid., p. 71.

<sup>13</sup> Ibid., p. 67.

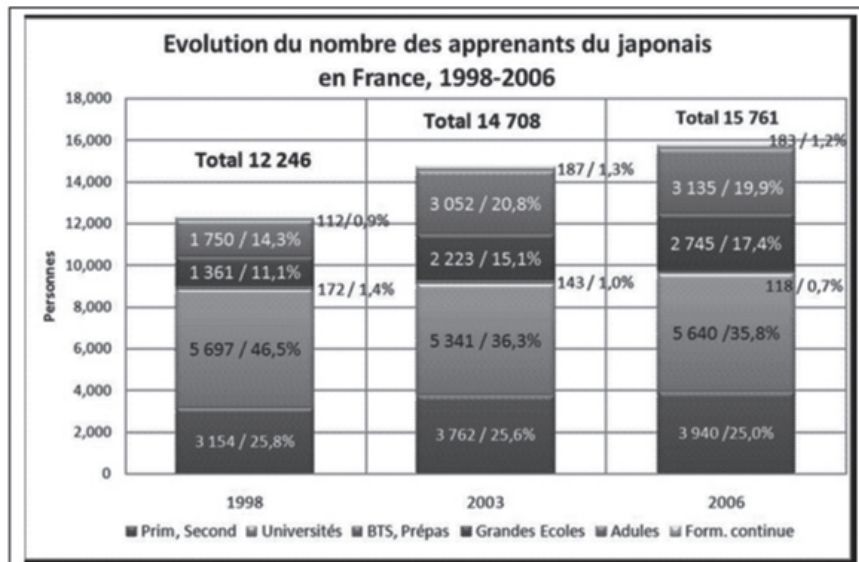


La deuxième caractéristique française concerne la structure de l'enseignement, et l'équilibre enseignement secondaire/ enseignement supérieur<sup>14</sup>.



Ill. 6 : Proportion des apprenants de japonais par niveau en France (1990-2006)

Le japonais est donc en France une langue que l'on apprend d'abord dans l'enseignement supérieur, et avant tout à l'université, même si la part des apprenants en école d'ingénieur ou de commerce n'est pas négligeable, comme on le comprend avec le tableau 7<sup>15</sup> :



Ill. 7 : Répartition par type d'institution des apprenants du japonais en France (1998-2006)

14 Kakazu Katsumi, « L'enseignement du japonais en Europe et dans le monde », *ibid.*, p. 44.

15 *Ibid.*, p. 83.

Cette place de l'université semble beaucoup plus importante que dans d'autres pays européens (27% en général dans le reste du monde en 2006). Avec 102 institutions, 277 enseignants, 8 451 apprenants, la France était le premier pays européen pour la diffusion du japonais dans le supérieur en 2006 (suivent l'Allemagne : 5 797 apprenants ; l'Italie : 4 005 apprenants ; le Royaume Uni : 3 630, loin devant les autres pays européens)<sup>16</sup>.

J'aimerais donc maintenant me focaliser sur le contexte universitaire.

### *L'enseignement de la langue et de la civilisation japonaise à l'université en France*

Depuis les années 1980, l'enseignement de la langue et de la civilisation japonaises dans les universités françaises a connu une croissance continue.

Sur les 85 universités françaises (chiffre de 2008), on comptait, en 2006, 26 centres d'enseignement du japonais : près d'une université sur trois propose donc un enseignement de japonais.

Il faut préciser toutefois qu'il s'agit le plus souvent de cours d'initiation, ou de niveau intermédiaire, reposant sur un très petit nombre d'enseignants, si ce n'est pas un seul. En réalité, seules 11 institutions publiques proposent un cursus complet d'apprentissage du japonais et de la culture japonaise<sup>17</sup>.

Voici quels sont les effectifs des étudiants dont le diplôme principal est le japonais, tous niveaux confondus (de la première année au doctorat. Chiffres de 2007-2008)<sup>18</sup> :

- Paris : INALCO, 1440 étudiants
- Paris : Université Paris Diderot – Paris 7, 480 étudiants
- Toulouse-le-Mirail : 410 étudiants
- Bordeaux 3 Michel de Montaigne : 410 étudiants
- Lyon 3 Jean Moulin : 390 étudiants
- Lille 3 Charles de Gaulle : 240 étudiants
- Aix-Marseille 1 : 230 étudiants
- Strasbourg 2 Marc Bloch : 210 étudiants
- Grenoble 3 Stendhal : 180 étudiants<sup>19</sup>.

---

16 D'après une enquête de la Fondation du Japon citée par Cécile Sakai, « Le développement du japonais dans les universités en France : état des lieux et perspectives », *ibid.*, p. 76.

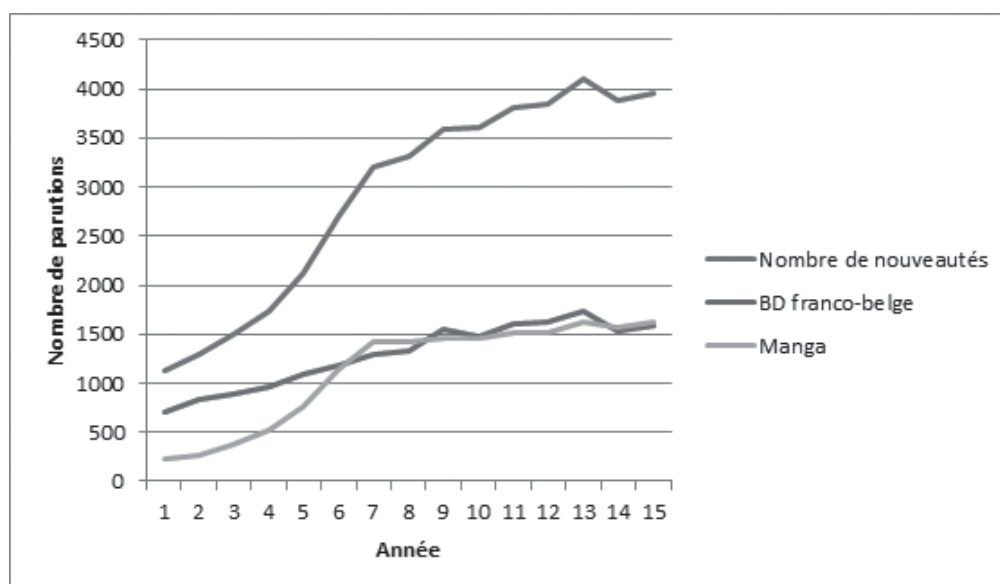
17 Selon les chiffres de la Japan Foundation, *op. cit.*

18 *Ibid.* p.77.

19 On compte en outre : Université d'Orléans, Cergy-Pontoise, Université de technologie de Compiègne, Nantes, Université de Versailles et Saint-Quentin en Yvelines, Le Havre, Rennes 2, Bretagne occidentale (Brest), Université Paul Cézanne Aix-Marseille 3, Université de Marne-la-Vallée, Université catholique de l'Ouest (Angers), Université d'Angers, Université de Metz, Université de Bourgogne, Université des sciences et technologies de Lille, Université de Franche-Comté, Université du Maine.

Les raisons et les motivations de ces étudiants sont multiples, aussi diverses que les 30.000 ouvrages recensés par Jean Ray. Certains sont passionnés par la sismologie, ou l'océanographie, d'autres par la robotique, les constructions sur la mer (umetate 埋め立て), les gardes de sabre (tsuba 鍔)...

Si l'on regarde les grandes tendances toutefois, on pourrait résumer en disant : Outre la littérature qui attire toujours un flot continu de passionnés (deux ou trois romans japonais sont traduits chaque mois, la langue japonaise est la deuxième langue la plus traduite en français, après l'anglais), c'était l'influence du cinéma japonais et les arts martiaux dans les années 1980 ; ce sont plutôt les manga, l'animation, les jeux vidéo, la J-pop et le cosplay, bref la sub-culture du « soft power » depuis la seconde moitié des années 90. Un chiffre en guise de confirmation : en 2011, on a publié en France une moyenne de 29 nouveaux manga par semaine. Le manga en tant que tel représentait 40% des nouveautés en bande-dessinée<sup>20</sup>.



Ill. 8 : Evolution de la publication de mangas en France ; selon Gilles Ratier, Rapport sur la production d'une année de bande dessinée dans l'espace francophone européen, 2014. [http://www.acbd.fr/wp-content/uploads/2014/12/RapportRatier\\_ACBD2014.pdf](http://www.acbd.fr/wp-content/uploads/2014/12/RapportRatier_ACBD2014.pdf)

Il faut noter ici un phénomène nouveau : pour nombre d'étudiants attirés par ces productions, les éléments de la culture japonaise qui les intéressent ne sont pas « exotiques ». Ils font au contraire partie de leur univers culturel depuis leur plus jeune âge, tout comme le rock au Japon n'apparaît plus forcément comme américain. D'autre part, l'accès à la culture japonaise est plus ouvert qu'il ne fut il n'y a de cela ne serait-ce que 20 ans, lorsque, pour nourrir sa passion japonaise il fallait se rendre tout exprès dans les rares lieux spécialisés de la capitale. Il arrive donc dans nos facultés des étudiants qui en connaissent bien plus que leurs enseignants sur un aspect bien précis du Japon, et qui maîtrisent un vocabulaire très spécialisé, très oral (conséquence

<sup>20</sup> <http://www.paoru.fr/2012/01/22/manga-premiere-analyse-du-marche-francais-pour-2011/>.

du visionnage intensif *d'anime* et de feuilletons télévisés), mais mal préparés à étudier d'autres domaines plus classiques, voire refusant frontalement que le Japon puisse être autre que ce qu'ils connaissent déjà. Des étudiants attirés à l'université par leur intérêt pour le japonais mais dont le niveau n'est pas suffisant pour réussir des études universitaires. Le taux d'échec et d'abandon en première année de licence est donc relativement élevé (ceci est toutefois une caractéristique du système universitaire français en général).

Les étudiants souhaitant poursuivre leurs études jusqu'en Master restent pourtant nombreux. Ils peuvent être accueillis à Toulouse, Lyon ou Bordeaux<sup>21</sup>, qui proposent des diplômes spécialisés, ou encore à Lille ou Strasbourg<sup>22</sup>. La plus grosse cohorte se retrouve sans surprise à Paris où a été mis en place, en 2006, un master recherche « Études japonaises », cohabilité entre l'Inalco et l'Université Paris Diderot. Celui-ci représente le diplôme le plus complet en France, et en Europe, destiné à former des spécialistes des études japonaises<sup>23</sup>.

Notons également que des enseignements de master et de doctorat sont assurés par trois autres établissements d'enseignement supérieur à Paris : l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), l'École Pratique des Hautes Études (EPHE), et l'École Française d'Extrême-Orient (EFEO).

J'aimerais dire un mot des enseignants de langue japonaise en France. Même si c'est moins le cas à l'université, où l'activité de recherche est au moins aussi importante lors des recrutements que la capacité linguistique, beaucoup — la majorité — des enseignants de japonais sont de langue maternelle japonaise. A l'Inalco par exemple, on compte cette année 21 enseignants, dont 13 de nationalité japonaise (2 sont binationaux). Sur ces 13, 5 occupent des postes temporaires (aucun Français n'est dans ce cas, si l'on excepte les doctorants). Ce système de « lecteurs » ou « répétiteurs » natifs recrutés temporairement existe depuis bien longtemps mais il a connu un grand changement. Lorsque j'étais moi-même étudiant, il s'agissait le plus souvent de professeurs japonais enseignant à l'université au Japon, d'intellectuels, invités pour une année, ou plus, en France. Ils étaient spécialistes de littérature, de philosophie, d'économie, d'histoire et francophones. Or, depuis les « lois Pasqua » (1986, 1993 et 1997) qui ont durci les conditions de visa, il est devenu quasiment impossible d'inviter des collègues non français dans le cadre d'un enseignement annuel. Nous faisons donc appel à de jeunes étudiants japonais ayant déjà un visa en France pour y préparer un doctorat. Dans certains cas même, la question du visa prime et les recrutés ne sont pas engagés dans un processus de recherche. L'enseignement y a sans doute gagné en sérieux (le respect du manuel) ce qu'il a perdu en originalité (la communication du savoir

21 Master « Etudes japonaises » cohabilité université Toulouse Jean Jaurès et Lyon III ; master recherche « Etudes japonaises » à l'Université Bordeaux Montaigne.

22 Il s'agit pour ces établissements d'un « parcours japonais » dans des masters de langue à l'intitulé plus large.

23 Plus récemment a été ajouté un parcours de master « professionnel » qui connaît un succès grandissant malgré, il faut l'avouer, le moindre intérêt des enseignants.

singulier d'un spécialiste). Plus récemment encore, les conditions économiques, l'augmentation du coût de la vie à Paris et le pauvre salaire qu'on leur propose, ont poussé ces enseignants à cumuler les emplois dans différentes institutions. L'enseignement de la langue effectué par les lecteurs se standardise donc. On a du mal à penser qu'il peut être fait toujours avec le même enthousiasme. L'apprentissage devient ainsi plus technique, mais moins universitaire. Cela correspond d'ailleurs à une incitation forte contre laquelle luttent les japonologues : pour nous l'université ne peut se résoudre à n'être qu'une école de langue mais doit être également, en lien avec la recherche effectuée, le lieu de transmission du savoir japonologique.

**III** La seule équipe de recherche spécialisée sur le Japon est le Centre d'Études Japonaises de l'Inalco. Elle rassemble plus de 45 chercheurs titulaires, soit au delà des seuls enseignants du département Japon de l'Inalco<sup>24</sup>. J'évoquerai ses thèmes de recherche prioritaires dans un instant.

D'autres laboratoires importants accueillent également des japonisants, mais ils s'occupent plus généralement de l'Asie, comme entité régionale dont le Japon est une partie :

- le Centre de Recherches sur les Civilisations d'Asie Orientale (CRCAO), alliant EHESS, Collège de France, Université Paris Diderot et CNRS (Unité Mixte de Recherche 8155)<sup>25</sup> : 17 chercheurs statutaires pour le Japon ;

- le centre de recherches « Chine, Corée, Japon » (UMR 8173), qui se dit « le plus grand centre français de recherche en sciences sociales sur l'Asie Orientale »<sup>26</sup> mais ne comprend plus aujourd'hui que 3 membres statutaires spécialistes du Japon.

- l'Institut d'Asie Orientale (IAO, UMR 5062, ENS de Lyon, Université Lyon 2, IEP Lyon) : 3 chercheurs<sup>27</sup>.

Ces trois laboratoires sont tous liés au Centre National de la Recherche Scientifique. On soulignera toutefois le très faible nombre de chercheurs CNRS spécialistes du Japon (une dizaine ?), conséquence d'une politique de recrutement quasi-inexistante depuis plus de 10 ans. La recherche se fait donc essentiellement à l'Université (4 recrutements en moyenne par an sur la même période, pour l'ensemble du territoire).

Les japonologues francophones se retrouvent au sein de la Société Française des Études Japonaises フランスの日本研究学会 (<http://sfej.asso.fr>), société savante (学会) fondée en 1990<sup>28</sup>. Celle-ci comprend environ 250 membres. Tous ne sont toutefois pas des professionnels de la

24 <http://cej.fr/index.php/fr/>. Voir également l'article : « La recherche à l'Inalco & le Centre d'Études Japonaises » <http://resap.hypotheses.org/125>.

25 <http://www.crcao.fr>

26 <http://crj.ehess.fr>

27 <http://iao.ish-lyon.cnrs.fr>

28 <http://sfej.asso.fr>

recherche, certains sont par ailleurs titulaires hors de l'hexagone, en Suisse, en Belgique ou encore au Japon. On peut estimer que le nombre de chercheurs japonisants recrutés dans une institution en France ne dépasse pas les deux cents. Parallèlement, de nombreux autres chercheurs intègrent des données japonaises dans leur réflexion mais ils travaillent essentiellement à partir de l'anglais ou du français, et donc selon une logique différente de cette japonologie que j'essaie de décrire.

La SFEJ se réunit tous les deux ans pour un congrès qui donne naissance à de volumineux Actes<sup>29</sup>. Le nombre des interventions (entre 60 et 70) donne une idée de la diversité des sujets traités. J'aimerais ici évoquer cette variété de la japonologie française en présentant le programme de recherche du Centre d'Études Japonaises de l'Inalco.

- Axe 1 — Corpus fondamentaux : Interpréter et traduire

  - Le *Genji monogatari*
  - Poésie moderne et contemporaine
  - Étude de la description
  - Étude, traduction et édition de manuscrits à peintures et de livres illustrés anciens japonais dans les collections françaises
  - Revues et textes sur l'art dans le Japon du XX<sup>e</sup> siècle
  - Recherche sur la philosophie dans le Japon moderne

Axe 2 — Linguistique japonaise : Structures et évolutions

  - Grammaire de la faute
  - *Kango, wago* et *gairaigo*
  - Évolution de la langue japonaise de 1955 à nos jours

Axe 3 — La fabrique du contemporain : Dynamiques sociales et culturelles

  - Discours et débats de l'ère Meiji : La construction de l'État-nation japonais
  - Les Années 1960
  - Métamorphoses des sciences sociales dans une société en crise
  - Éducation, enfance-s et société dans le Japon contemporain
  - Populations japonaises : évolutions et perspectives contemporaines
  - Normes de gouvernance et internationalisation

Ill. 9 : Organisation des projets de recherche 2014-2018 du CEJ, Inalco.

Comme vous pouvez le constater, nous étudions à la fois la littérature classique (projet de recherche et de traduction portant sur le *Genji monogatari*), la poésie (du *waka* à la poésie contemporaine), la littérature d'Edo, la littérature de Meiji (un groupe très actif examine la famille et ses évolutions dans les textes de Meiji et prépare une compilation de traductions de textes importants de l'époque), la littérature moderne et contemporaine, mais aussi l'histoire du Japon, des *Kofun* à l'histoire politique récente, l'histoire du travail au Japon, l'histoire de l'art, la sociologie, le droit, la linguistique... Il reste toutefois des pans entiers de la connaissance du Japon, de sa culture et de sa société, qui ne sont pas pris en compte, qui ont, en quelque sorte, été

<sup>29</sup> *Japon Pluriel*, 10 volumes, édités chez Philippe Picquier.

« oubliés » par la japonologie française jusqu'à présent. Nous avons réalisé récemment par exemple que nous connaissions mal l'époque Taishō, mais également que les années 60 constituaient un impensé, ce qui a déterminé la création d'un projet de recherche sur ce sujet.

Cette dispersion de la recherche française indique une rupture par rapport à la japonologie traditionnelle. De Rosny était un généraliste, qui pouvait s'intéresser à la fois à la langue, à la religion, à la littérature, à l'histoire. C'était encore le cas des chercheurs après-guerre, et jusqu'à la génération de mes professeurs, tout au moins pour certains d'entre eux. René Sieffert, qui est connu pour son immense activité de traduction, couvrant, de façon déjà très symptomatique de ce qu'est l'Orientalisme pour Saïd, toute l'histoire de la littérature japonaise depuis le *Genji* jusqu'à Tanizaki, a ainsi également écrit sur l'ethnologie au Japon ou sur la religion<sup>30</sup>. Je crois que ce ne serait plus admis aujourd'hui, à une époque où l'organisation du savoir demande une spécialisation grandissante. La tendance est à l'inscription disciplinaire (sociologie, littérature, linguistique, histoire...) avant la reconnaissance de son aire de spécialité. Pour les jeunes chercheurs, il paraît plus valorisant d'être reconnu par des pairs d'une discipline, que pour sa connaissance d'une aire culturelle et de sa langue. Se faire traiter d'orientaliste n'est, d'une certaine façon, pas loin de l'injure. Or l'organisation de la reconnaissance des spécialités universitaires en France, la compartimentation en disciplines étanches<sup>31</sup>, fait qu'il est difficile de se faire apprécier lorsqu'on est spécialiste d'un domaine non occidental (pour être sociologue, il vaudrait mieux être sociologue de la France). Les japonisants cherchent à se définir comme sociologues, géographes, historiens (du Japon), mais il faut bien avouer que les spécialistes des sections leur refusent encore le plus souvent toute reconnaissance. Les chercheurs vivent ainsi une tension entre discipline et aire qui les pousse à sortir de la japonologie<sup>32</sup>. La japonologie en tant que domaine de savoir se fissure. L'apprentissage et les méthodes de travail se diversifient.

**IV** Mais, pourrait-on contester, la japonologie en tant que domaine constitué a-t-elle jamais existé ? Comme me le disait un de mes aînés — Emmanuel Lozerand — lorsque je discutais avec lui de cette conférence, ne tomberai-je pas en l'affirmant dans une erreur assez classique qui consiste à rêver d'une homogénéité perdue ? L'avis qui suit m'est personnel, quoique partagé par un certain nombre de mes collègues. Je considère que les 200 chercheurs

30 « Etudes d'ethnographie japonaise », *Bulletin de la Maison Franco-Japonaise*, nouvelle série, 1952, tome 2 ; *Les religions du Japon*, PUF, 1968.

31 « L'ensemble du champ des connaissances est divisé en disciplines ou groupes de disciplines (...). Ce découpage, fixé par arrêté ministériel, est régulièrement adapté à l'évolution de la science et des champs disciplinaires par un remaniement du nombre de sections, et de leurs intitulés » ; cf <http://www.cnrs.fr/comiternational/sections/intitsec.php>, qui dresse la liste des sections pour le CNRS. Une même logique est à l'œuvre à l'université, avec quelques différences toutefois : <http://www.cpcnu.fr/listes-des-sections-cnu>.

que je dénombrerais tout à l'heure ont suivi un entraînement relativement similaire, malgré des différences certaines, et possèdent ainsi des références, des réflexes, des modes de pensée, partagés. Je vais essayer de décrire ces points communs rapidement.

Tout d'abord, ils ont un credo, qu'ils défendent hardiment : il n'est pas possible d'étudier la culture et la société japonaises sans apprendre la langue orale et écrite. Les bons — et les mauvais côtés — de la japonologie (son arrogance vis-à-vis de ceux qui n'ont pas suffisamment consenti cet effort parfois) commencent là. Ils soutiennent également le postulat inverse : pour apprendre la langue japonaise, il faut étudier l'histoire et la culture japonaises. C'est ainsi que cours de langue et cours de « civilisation » se complètent dès la première année de notre enseignement<sup>33</sup>. Quoique souvent attachés à des recherches très précises, les japonologues ont également la conviction exigeante que la compréhension d'un phénomène singulier, parfois très limité, nécessite une mise en contexte sociale plus large et l'insertion dans une histoire longue. Voici pour les principes de base.

Mais un domaine se construit aussi à partir des pratiques des chercheurs, de la discipline à laquelle ils s'astreignent. Celles-ci sculptent au moins autant que les principes généraux le mode de fonctionnement d'un milieu. Les japonologues ont souffert pour retenir les lectures parfois inattendues des *kanji*, ils ont pris l'habitude de consulter dès qu'il y a incompréhension des dictionnaires qui canalisent leur maîtrise de la langue, ils ont à l'occasion donné les mêmes leçons sur l'histoire du Japon, ont lu — plus ou moins complètement — les mêmes ouvrages. Ils ont développé une conscience de n'être jamais parfaitement capables de tout saisir, d'être toujours potentiellement pris en défaut d'ignorance, car ils savent que la connaissance sur le Japon est gigantesque, et que jamais ils ne pourront tout savoir. Ils ont ainsi des réflexes de recherche, des méthodes, une conscience de leur position, proches. Cette proximité est renforcée par l'organisation de l'enseignement du japonais qu'ils ont suivi, et la centralité des universités parisiennes, comme je l'ai montré dans la seconde partie.

J'aimerais prendre trois exemples supplémentaires, l'un concernant les étudiants de licence, l'autre de master, le troisième les jeunes chercheurs.

Pour comprendre le japonais, il faut se former une certaine connaissance de la société japonaise et son histoire. Pour cela il y a des livres à lire. Conscients de partager une certaine somme de références, et soucieux que cet héritage ne se transmette à nos étudiants, nous avons établi il y a quelques années à l'Inalco une liste de livres en français portant sur le Japon qu'il nous semblait

32 Sur cette tension que connaissent plus généralement les orientalistes, voir Carmen Bernand et Jean-Pierre Digard, « De Téhéran à Tehuantepec. L'ethnologie au crible des aires culturelles », in *L'Homme - Anthropologie : état des lieux*, n° 97-98, réédité par Navarin/Le livre de poche, 1986, p. 54-76.

33 Les cours de civilisation (histoire, sociologie...) représentent un peu moins de 30% des cours en 1ère année, 38% en 2e année, 45% en 3e année. Des aspects culturels sont bien entendus également abordés en cours de langue.



important d'avoir lus au terme d'une licence de japonais.

#### Le Japon en 18 livres

- Roland Barthes, *L'empire des signes*, (1970), rééd. Points essais, Seuil, 2005, 153 p.
- Ruth Benedict, *Le Chrysanthème et le sabre*, (1946), Philippe Picquier Poche, 1995, 356 p.
- Augustin Berque, Maurice Sauzet, *Le sens de l'espace au Japon - Vivre, penser, bâtir*, éditions Arguments, 2004, 227 p.
- Laurence Caillet, *La maison Yamazaki*, Terre Humaine, Plon, 1991, 644 p.
- Doi Takeo, *Le jeu de l'indulgence : étude de psychologie fondée sur le concept japonais d'amae*, L'Asiathèque, 1982, 133 p.
- Dennis Gira, *Comprendre le bouddhisme*, (1989), rééd. Le Livre de Poche, 1998, 222 p.
- Lafcadio Hearn, *Le Japon*, Mercure de France, 1993, 723 p.
- Kuki Shūzō, *La structure de l'iki*, Presses Universitaires de France, 2004, 135 p.
- André L'Hénoret, *Le clou qui dépasse - Récit d'un prêtre-ouvrier au Japon*, La découverte, 1993, 175 p.
- Nakane Chie, *La société japonaise*, trad. de L. Ratier, Armand Colin, 1974, 199 p.
- Philippe Pelletier, *Idées reçues : le Japon*, Le cavalier bleu, 2004, 127 p.
- Maurice Pinguet, *La Mort Volontaire au Japon*, Gallimard, 1987, 380 p.
- Philippe Pons, *D'Edo à Tôkyô - Mémoires et modernités*, Nrf, Gallimard, 1988, 458 p.
- Jean-François Sabouret, *La dynamique du Japon*, Saint-Simon, 2005, 430 p.
- René Sieffert, *Les religions du Japon*, P.O.F. (1968), 2000, 270 p.
- Tanizaki Jun'ichirō, *L'éloge de l'ombre*, P.O.F., rééd. 2001, 114 p.
- Jean-Jacques Tschudin et Claude Hamon, *La nation en marche - Etudes sur le Japon impérial de Meiji*, Philippe Picquier, 1999, 260 p.
- Michel Vié, *Le Japon et le monde au XXème siècle*, Masson, 1995, 303 p.

III. 10 : Bibliographie de base à l'usage de l'honnête étudiant de licence, Inalco.

18 livres en trois ans, 6 livres par an, un tous les deux mois, la tâche ne semble pas tout à fait impossible.

Pour les étudiants les plus voraces, une liste complémentaire de 18 livres a été ajoutée :

D'autres listes ont été établies par les enseignants de littérature pour indiquer aux étudiants les auteurs japonais fondamentaux. Les listes ci-dessus ne proposent que des ouvrages de non-fiction. Leur élaboration a été décidée en conseil de département (conseil des professeurs) et s'est appuyée sur un questionnaire diffusé auprès de tous les enseignants afin de noter quels avaient été les livres fondamentaux dans leur connaissance du Japon. J'avais été chargé de la compilation finale. A ma grande surprise, les listes étaient finalement assez disparates entre les enseignants, en fonction de la spécialité, et beaucoup d'ouvrages n'avaient pas été lus par tous.

### Le Japon en 36 livres

- Yves-Marie Allieux, *Cent ans de pensée au Japon*, tome 1 et 2, Picquier, Arles, 1996.
- Natacha Aveline, *La ville et le rail : l'expansion des groupes ferroviaires à Tôkyô et Ôsaka*, éd. du CNRS, 2003, 238 p.
- Augustin Berque, *Le sauvage et l'artifice - Les japonais devant la nature*, Nrf, Gallimard, 1986, 314 p.
- Anne Bouchy, *Les oracles de Shirataka ou la sybille d'Ôsaka : vie d'une femme spécialiste de la possession dans le Japon du XXème siècle*, (1992), éd. augmentée : Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 2005, 256 p.
- Michel Butor, *Le Japon depuis la France : un rêve à l'ancre*, Hatier, 1995, 200 p.
- Benjamin Coriat, *Penser à l'envers : travail et organisation dans l'entreprise japonaise*, Choix essais, C. Bourgois, 1994, 185 p.
- Bernard Frank, *Le Panthéon bouddhique au Japon - Collections d'Emile Guimet*, Musée National des arts asiatiques Guimet, Réunion des Musées Nationaux, 1991, 335 p.
- Luis Frois, *Européens et Japonais. Traité sur les contradictions et différences de mœurs*, Chandeigne, 1998.
- Fukuzawa Yukichi, *La Vie du vieux Fukuzawa racontée par lui-même*, Albin Michel, 2007, 411 p.
- Muriel Jolivet, *Homo japonicus*, Philippe Picquier, Arles, 585 p.
- Pierre Lavelle, *La pensée politique du Japon contemporain, 1868-1989*, Presses Universitaires de France, 1990, 127 p.
- Emmanuel Lozerand, *Littérature et génie national : naissance d'une histoire littéraire dans le Japon du XIX<sup>e</sup> s.*, Les Belles lettres, 2005, 389 p.
- Michael Lucken, Anne Bayard-Sakai, Emmanuel Lozerand, *Le Japon après la guerre*, Philippe Picquier, Arles, 2007, 406 p.
- Maruyama Masao, *Essai sur l'histoire de la pensée politique au Japon*, (1952), traduit du japonais par Jacques Joly, PUF, 1996, 240 p.
- Ivan Morris, *La Noblesse de l'échec : héros tragique de l'histoire du Japon*, Gallimard, 1980, 395 p.
- Nitobe Inazô, *Bushido, l'âme du Japon*, (1900), traduit de l'anglais, Budostore, 2000, 190p.
- Jacqueline Pigeot, *Questions de poésie japonaise*, PUF, 1997, 142 p.
- Pierre François SOUYRI, *Le monde à l'envers, La dynamique de la société médiévale*, Maisonneuve & Larose, Paris, 1998, 256 p.

III. 11 : Bibliographie de base à l'usage de l'honnête étudiant de licence, Inalco : liste complémentaire.

Mais les titres résonnaient dans toutes les oreilles. Ils faisaient partie du paysage de référence en quelque sorte. On remarquera d'autre part que tous les livres ne sont pas des sources fiables sur la société japonaises. Certains sont datés, erronés, discutables (qu'on pense à *Kiku to Katana*, de Ruth Benedict !). Ils ont pourtant été retenus en ce qu'ils renseignent sur l'histoire de la constitution du savoir japonologique. Ces listes d'ouvrages sont ainsi représentatives pour moi de la constitution d'un milieu et du désir de ce milieu de se reconnaître comme domaine spécialisé. Elles sont

maintenant proposées à tous les étudiants de première année, dans un cours de méthodologie qui veut justement initier aux spécificités des études japonaises.

Je prendrai un deuxième exemple de la constitution d'un milieu spécifique en considérant la façon dont sont formés nos étudiants apprentis chercheurs de master au sein du master cohabilité Inalco/Paris 7 dont j'ai parlé plus haut. Parallèlement aux cours de langue et de spécialité, ceux-ci doivent suivre un séminaire qui est comme la colonne vertébrale de leur première année, et qui les initie à la méthodologie de la recherche. Une brochure a été rédigée à leur intention pour leur rappeler les règles fondamentales de l'écriture d'un travail de recherche : constitution d'un sujet, recherche bibliographique, usage des bibliothèques spécialisées, système de référencement bibliographique, principes de citation et de traduction du japonais... Cette brochure est bien spécifique aux études japonaises et essaie d'harmoniser des pratiques variées, bref de servir d'ouvrage de référence. D'abord rédigée pour les étudiants de l'Inalco, elle a été reprise par les responsables de la méthodologie de l'Université de Paris VII, puis, plus récemment, par ceux de Toulouse. Il y a ainsi une uniformisation des pratiques à l'échelle nationale, qui s'explique à la fois par la maturité du milieu et par les liens de collaboration qui existent au sein des études japonaises, au delà des institutions<sup>34</sup>.

Mon troisième exemple concerne les chercheurs plus avancés. Les japonologues publient une partie importante de leur travail dans des revues de japonologie. C'est souvent là d'ailleurs qu'ils commettent leur premier article, et apprennent, au grè des multiples révisions imposées par le comité de lecture et le secrétaire de rédaction, à produire un texte dont la problématique et l'écriture sont recevables par le milieu. Les revues sont la dernière étape de la formation des chercheurs. Il existe deux revues spécialisées en études japonaises en français : *Cipango*, publié à l'Inalco depuis 1992<sup>35</sup>, et *Ebisu*, revue du bureau français de la MFJ, née en 1993<sup>36</sup>. Celles-ci publient des articles dans à peu près tous les domaines, du moment que cela porte sur le Japon, et manifeste une connaissance suffisante de la culture et de la langue japonaise. Les contenus varient d'un numéro à l'autre mais sont finalement assez proches (avec une tendance à envisager le Japon en terme de « culture » dans *Cipango*, tandis qu'*Ebisu* s'attache peut être plus à la « société », mais laisse aussi une plus grande place à la recherche effectuée au Japon même en

34 Dans ce cas précis, les enseignants de Paris 7 et de Toulouse concernés sont d'anciens étudiants de l'Inalco ayant fait leurs premières armes en utilisant cette brochure. Une autre façon, un peu plus cynique, de voir les choses, serait la suivante : il n'est pas très amusant pour un chercheur de prendre du temps pour rédiger une brochure pédagogique. Il est plus rentable de profiter de ce qui existe déjà si cela convient. Le milieu aurait ainsi tendance à être conservateur par désir de rentabilité. Mais quelles que soient les raisons le résultat est le même et va dans le sens d'une homogénéisation des pratiques.

35 <http://cipango.revues.org/992>. *Cipango* connaît également une version anglaise : <http://cjs.revues.org>.

36 <http://ebisu.revues.org/188>.

suscitant des traductions d'articles écrits d'abord en japonais). Les auteurs ne sont pas forcément les mêmes, mais beaucoup publient dans les deux organes. Les comités de rédaction sont aussi assez différents, mais des chercheurs ont pu passer de l'un à l'autre en fonction des affectations : il y a de toute évidence une certaine porosité entre les deux revues<sup>37</sup>. Les critères de jugement et d'écriture sont proches : l'une comme l'autre conforme l'écriture des jeunes chercheurs.

Par contre, et à l'inverse de ce que l'on peut constater dans les études chinoises par exemple (revue *Etudes chinoises* justement), ces revues ne se font que peu l'écho de l'actualité de la recherche : la rubrique des compte-rendu de lecture — critique d'ouvrages en français ou en japonais — est ainsi assez maigre. La pratique est encore peu affirmée dans les études japonaises, ce qui est un point négatif pour la constitution d'un domaine spécifique.

**V** Comment donc font les chercheurs pour rassembler de l'information et se tenir au courant de la recherche en train de se faire ? La question est d'autant plus sensible au Japon, qui est caractérisé par monde de l'édition extrêmement dynamique, même s'il est souvent redondant (une même thèse étant reprise et développée dans des ouvrages différents plus que cela n'est permis en France).

Au risque de vous décevoir, je dois vous avouer que notre façon de fonctionner est encore assez artisanale. Pour nombre de mes collègues, la remise à jour passe d'abord par un petit séjour à Junku-do ou Kinokuniya dès qu'ils arrivent au Japon. Si la durée de leur séjour le leur permet, ils vont flâner également à Kanda. C'est une méthode ancienne, mais j'ai l'impression que c'est toujours la méthode principale. Tout séjour même court, d'un japonologue, passe ainsi par les grandes librairies.

Certes la diffusion de l'Internet au Japon depuis la seconde moitié des années 90 a permis des recherches plus systématiques. Ce fut pour nous une véritable révolution. Nous avons alors utilisé intensément le site de la bibliothèque de la Diète, qui était très complet déjà. L'accès était toutefois assez lent de France, et beaucoup d'entre nous fréquentaient plus régulièrement le site de la bibliothèque de Waseda, qui permettait de découvrir la lecture des noms des auteurs. Savoir lire un nom propre japonais est toujours une grande difficulté. Enfin nous pouvions prononcer le noms des chercheurs et les titres des livres qui nous intéressaient ! Cela nous a donné beaucoup d'indépendance vis-à-vis de nos collègues japonais je pense.

La profusion des références japonaises fait toutefois qu'une recherche par mots-clefs, lorsque l'on commence un nouveau travail par exemple, nécessite de dépouiller des dizaines ou des centaines de fiches d'ouvrage, sans toujours la certitude avec leur seul titre de tomber sur un

---

37 Sur environ 110 auteurs ayant proposé des textes originaux à la revue *Ebisu* entre 1993 et 2008, plus d'un quart (une trentaine) a également écrit dans *Cipango*. La proportion augmente encore de façon significative si l'on ne considère plus que les auteurs ayant ensuite fait une carrière de chercheur. Estimation effectuée sur la base de la liste indiquée dans *Ebisu* 40-41, 2008-2009, p. 279-281.

contenu réellement intéressant. Pouvoir accéder au sommaire des ouvrages est de fait très précieux, mais reste rare. J'appréciais l'effort fourni par Kinokuniya en ce sens. Le site de Waseda ne propose, lui, des sommaires que pour les ouvrages collectifs.

Plus récemment, je suis une autre méthode afin de repérer auteurs et travaux nouveaux dans mon champ de recherche. Je passe par le site « Kaken – Database of Grants-in-Aid for Scientific Research/ 科学研究費助成事業データベース »<sup>38</sup>, qui recense tous les projets de recherche financés par le ministère de l'Éducation et de la recherche et la JSPS. Par mots-clefs, je tombe sur les projets réalisés et en cours. Je peux consulter la liste des chercheurs impliqués, repérer un chercheur qui a l'air central dans son domaine, ou qui mène un projet novateur. Avec son nom je peux tenter de retrouver sa page officielle au sein de son université, et ainsi avoir accès à sa liste de publications, ou essayer de télécharger des articles de lui en ligne. Avec un peu de chance, je peux même retrouver des coordonnées qui me permettent de le contacter. C'est un site que j'ai découvert grâce à mon camarade de bureau suisse qui l'utilisait comme je viens de le dire et qui m'a déjà beaucoup aidé. Pour qu'il soit plus efficace encore, je vois plusieurs améliorations possibles : un lien direct vers la page du chercheur, qui n'est pas toujours aisée à découvrir dans le cas de noms de personnes relativement communs<sup>39</sup> ; une facilité accrue pour accéder aux coordonnées du chercheur (souvent je dois passer par un collègue japonais que je connais dans la même université ou dans la même discipline, ou encore par une plateforme de réseau social réservée aux chercheurs, telle academia.edu) ; enfin un accès vers les textes écrits dans le cadre du projet financé (à l'heure actuelle, on ne peut accéder qu'à des documents de synthèse).

De façon plus générale, l'accès aux articles scientifiques écrits en japonais, souvent dans des revues assez peu diffusées, des **kiyo**, mais pourtant de bonne qualité, est vraiment problématique pour nous, et plus encore pour ceux qui ne résident pas au Japon. Rendre possible la consultation en ligne des revues publiées par les sociétés savantes ou les bulletins des universités constitue, à mon avis, un enjeu majeur pour la diffusion de la recherche japonaise et, par voie de conséquence, la qualité des études japonaises à l'étranger.

On m'a expliqué que la base CINII (<http://ci.nii.ac.jp>) permettait de retrouver un grand nombre d'articles scientifiques. C'est vrai, et c'est vraiment un outil magnifique, que l'on souhaite voir se développer encore. Grâce à cette base de données une recherche par mot-clef peut permettre de retrouver le titre d'articles qu'on aurait eu très peu de chances de découvrir. Pourtant, assez peu sont ensuite consultables en ligne. Dans mon domaine, je dirais à peine un dixième. C'est un état du site sans doute, j'imagine que l'offre va s'étoffer.

D'autres solutions sont possibles, comme celle du bouquet de revues consultables à partir

---

<sup>38</sup> <https://kaken.nii.ac.jp>

<sup>39</sup> La plupart des chercheurs ont une page, plus ou moins succincte. On aimerait que la pratique d'une page plus complète, avec bibliographie, soit absolument systématique.

d'un portail unique (jstor.org, ou, en France, revues.org, persee.fr ou cairn.info), qui a l'avantage de respecter le travail éditorial des revues et de ne pas démanteler un sommaire pour ne garder plus qu'une masse d'articles isolés. Je ne sais pas si ce type de portail existe, ou si des projets similaires sont en cours au Japon. Je serais heureux de toute précision de votre part à ce sujet. Il n'est pas impossible qu'il existe au Japon des outils performants que je ne connais pas, mais cela pose alors une question complémentaire : comment faire pour que tous les moyens que vous mettez en place dans vos bibliothèques soient mieux connus de ceux qui en ont le plus besoin ?

Je disais que les revues académiques de japonologie en France relaient peu ce genre d'informations, et de façon plus générale, suivent mal l'actualité de la recherche japonaise. Parallèlement aux revues académiques, on a assisté ces dernières années à la prolifération de publications régulières, papier et internet, sur le Japon. Or, si beaucoup se focalisent inévitablement sur la pop-culture, certaines intègrent de plus en plus des informations de qualité (Zoom Japon en France par exemple), voire peuvent servir à l'introduction de certains chercheurs japonais. C'est aussi le cas de nippon.com, un portail qui propose de l'information sur le Japon en 8 langues (japonais, anglais, chinois simplifié et non simplifié, français, espagnol, arabe et russe). Le site offre une information très générale, et assez large, mais propose aussi, dans la rubrique « en profondeur » (« in-depth » en japonais) des études rédigées par les meilleurs des chercheurs dans leur spécialité. Il me semble qu'il y a ainsi place, entre fanzines et « littérature grise », pour des revues proposant des articles bien informés mais plus variés que dans les revues académiques, et qui permettent de découvrir des travaux originaux effectués au Japon : on aimerait pouvoir y consulter des rubriques sur les chercheurs qui attirent l'attention dans leur domaine, les sujets de recherche privilégiés, les questions de société ; des compte-rendu d'ouvrage, des interviews et des débats (taidan), dans des domaines aussi variés que la littérature, la pensée, les sciences politiques, les sciences sociales... Je suis certain que ce genre de revue généraliste tournée vers la diffusion de la pensée japonaise à l'étranger pourrait largement intéresser. En réalité ce type de revue a déjà existé en français dans le passé<sup>40</sup>. Les relire s'avère toujours passionnant malgré la distance temporelle. Certains projets menés au Japon y ressemblent : Japanese Book News, publié quatre fois par an par la Japan Foundation<sup>41</sup> est une excellente initiative, qu'on pourrait conforter peut être en étoffant les pages et en modernisant un peu le design, en faisant la promotion également.

Le Japon a un savoir certain dans la diffusion de l'information. Vous y participez de façon très active, vous tous qui êtes ici, et nous vous en sommes très redevables. Il y a sans doute encore des

---

40 Voir à ce propos l'expérience rapportée par Christophe Marquet, « Le développement de la japonologie en France dans les années 1920 : autour de la revue *Japon et Extrême-Orient* », *Ebisu*, 51, 2014, <http://ebisu.revues.org/1388>.

41 [http://www.jpff.go.jp/JF\\_Contents/InformationSearchService](http://www.jpff.go.jp/JF_Contents/InformationSearchService)

améliorations à porter aux outils existants afin que plus aucun chercheur non japonisant ne puisse croire qu'il peut décentement travailler en se passant d'établir des collaborations avec la recherche japonaise. La tâche me semble exaltante, je serais très heureux de pouvoir y participer un peu plus précisément que dans ce rapide exposé.

(フランス国立東洋言語文化大学准教授)

\*本稿は2015年5月23日、日仏図書館情報学会主催で日仏会館において開催された講演会「ジャポロジーのひび割れ—現代フランスにおける日本研究のテーマと方法」の筆者発表に加筆したものです。

